



Cédric Djedje, comédien et metteur en scène, et Noémi Michel, chercheuse, dramaturge et militante antiraciste. ÉRIC ROSET

Noémi Michel, Cédric Djedje et Safi Martin Yé participeront samedi à l'enregistrement live du podcast *Kiffe ta race* de Rokhaya Diallo et Grace Ly au Grütli, à Genève. Interview

PAROLE AFRODESCENDANTE

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ► Engagées contre le racisme, le sexisme et pour les droits des minorités en général, la journaliste et militante Rokhaya Diallo et sa consœur Grace Ly ont créé le podcast *Kiffe ta race* en France. Elle y tendent le micro à leurs invité·es pour «explorer les questions raciales sur le mode de la conversation et du vécu». L'émission est diffusée depuis 2018 sur la plateforme Binge Audio.

Toutes deux sont conviées par le Théâtre du Grütli, à Genève, à enregistrer leur émission live ce samedi. Elles dialogueront avec Noémi Michel, dramaturge et enseignante-chercheuse en sciences politiques à l'Unige, spécialiste en études critiques noires, et Cédric Djedje, comédien et concepteur du spectacle *Vielleicht*, qui abor-

dera en novembre les fantômes de la colonisation à Berlin. La comédienne Safi Martin Yé, au casting de la pièce, participera également à l'enregistrement du podcast.

Ces trois personnalités du monde artistique genevois sont signataires des lettres «Black artists in Switzerland» adressées en 2020 et 2021 à septante-deux lieux d'art suisses. Celles-ci exhortent les institutions culturelles à «se confronter de manière sérieuse aux angles morts structurels prenant racine dans la suprématie blanche qui ont pour conséquence le racisme anti-Noir·e». Noémi Michel et Cédric Djedje évoquent pour *Le Courrier* les enjeux de leur présence au Grütli.

Participer au podcast *Kiffe ta race* permet d'être visible·e dans l'espace public en tant que personne noire. Qu'est-ce que cela signifie pour vous?

Noémi Michel: C'est une occasion de parler de l'histoire passée et présente des voix noires dans le contexte suisse, une histoire marquée par un déficit d'écoute de la part de la majorité non noire et par des stratégies créatives d'amplification développées dans les luttes, l'art et la pensée. Les regards sont souvent tournés plutôt vers les États-Unis ou la France sur ces questions. Le théâtre du Grütli met ici à profit un podcast très écouté en France, au bénéfice de voix afrodescendantes et activistes noires qui s'expriment depuis, entre autres, la Suisse. Pour une fois, ce n'est pas nous qui invitons des Français·es, c'est nous qui sommes invité·es par elles. Il est important que cette rencontre soit un vrai croisement. D'autant qu'il existe ici un vivier de personnes afrodescendantes intéressantes prêtes à s'exprimer sur le sujet.

«La rencontre permettra de reparler du racisme structurel en Suisse, sujet encore tabou ici»

Cédric Djedje

Cédric Djedje: La rencontre permettra de reparler du racisme structurel en Suisse, sujet encore quelque peu tabou ici. L'un des points importants des lettres «Black artists in Switzerland» porte sur le positionnement des institutions culturelles à cet égard. Le fait que le Grütli invite *Kiffe ta race* à parler de ces lettres est déjà une forme de réponse institutionnelle. Cela ne solutionne pas tout, mais c'est une tentative qui va dans une direction intéressante.

Ces lettres émanaient au départ de plasticien·nes. Les artistes de la scène ont-ils et elles rejoint le mouvement?

NM: Ces lettres semblent ne pas avoir eu beaucoup d'écho dans le milieu théâtral. Il est donc intéressant qu'elles continuent à se faire entendre dans le cadre d'une discussion publique au Grütli. Elles ont été rédigées en mai-juin 2020, lorsque les lieux

d'art contemporain ont publié des carrés noirs sur les réseaux sociaux en solidarité avec le mouvement Black Lives Matter.

La façon dont les institutions produisent une image d'elles-mêmes comme antiracistes et progressistes se pose de manière intense pour les lieux d'art, ces derniers ayant la production d'image pour activité première. Mais ces logiques sont les mêmes ailleurs, dans d'autres espaces de production culturelle ou à l'université. La lutte contre le racisme anti-Noir·e connaît une plus grande attention publique depuis deux années, mais a-t-elle été réellement intégrée dans nos actions, notre économie, nos écosystèmes?

CD: A l'origine, ce sont des plasticien·nes et des travailleur·euses culturel·les qui se sont mobilisé·es contre le racisme anti-Noir·e. Dans le domaine du théâtre, des artistes

...

... ont également soutenu la démarche. Safi Martin Yé et moi-même avons été signataires du mouvement dès la première lettre.

Noémi Michel, en tant que théoricienne, vous disposez d'outils de vulgarisation pour informer et convaincre des luttes à mener contre les discriminations raciales. Comment agir contre le racisme à titre personnel et professionnel?

NM: Je parlerais de transmission plutôt que de vulgarisation. La libération noire est au cœur de mon travail universitaire et de ma vie. Je raconte souvent ces anecdotes pour expliquer combien les deux sont liés: depuis que je suis petite, je mange la «soupe haïtienne joumou» (elle vient d'entrer au patrimoine immatériel de l'humanité, ndlr), qui célèbre l'indépendance d'Haïti et la Révolution de 1804, la plus aboutie en termes d'idéaux, de libertés et d'égalité. J'ai conscience de ces enjeux en mangeant cette soupe traditionnelle chaque 1^{er} janvier depuis mon enfance. C'est un savoir théorique, qui est incarné.

Par ailleurs, l'ouvrage *Peau noire, masques blancs*, de l'auteur anticolonial Frantz Fanon, que j'enseigne à nombre de mes étudiant·es, était dans la bibliothèque de mes parents. Il ne s'agit pas d'un corpus intellectuel uniquement, nous sommes ici dans le domaine du sensible. Pour moi, agir contre le racisme c'est se responsabiliser face aux logiques qui interrompent prématurément et injustement la vie des personnes noires, et donc transformer la société radicalement, la sortir de son ADN colonialiste, esclavagiste et capitaliste.

«J'emprunterai les mots d'Olivier Marboeuf pour qui 'décoloniser c'est fuir en étant là'»

Cédric Djedje

CD: J'emprunterai les mots d'Olivier Marboeuf pour qui «décoloniser c'est fuir en étant là». On

ne peut pas faire l'impasse de ces problématiques en tant que personne noire. Mais il est difficile d'être acteur·trice et militant·e en même temps. Dans le milieu artistique, être perçu comme «militant» peut rendre inaudible. Il faut donc trouver des stratégies pour se faire entendre avec complexité, ne pas être réduit au rôle de «l'acteur noir militant» ou «l'acteur noir porte-parole unique de l'expérience noire et on n'a pas besoin d'un·e autre».

Grâce à la lettre, j'ai découvert des signataires du milieu théâtral que je ne connaissais pas. Ce qui me permet désormais de communiquer les contacts d'acteurs et actrices noir·es lorsqu'on me sollicite et que je ne suis pas disponible.

De votre côté, Noémi Michel, en tant qu'universitaire, vous avez des outils théoriques solides sur lesquels vous appuyer pour exprimer votre point de vue.

NM: Je suis bien placée et c'est en même temps compliqué pour moi. Depuis 2020, on nous demande souvent des formules antiracistes en dix points. En ce moment, on parle beaucoup d'appropriation culturelle, autour par exemple de la question des dreadlocks (*des musiciens blancs donnant un concert de reggae à Berne avec des tresses rasta ont été accusés d'appropriation culturelle cet été, ndlr*). Ce sont des problématiques extrêmement complexes. Je les enseigne trois heures par semaine pendant tout un semestre. Mais je vais les étudier durant toute ma vie. Je souhaiterais que l'écoute des voix noires s'inscrive dans un temps plus conséquent. Le théâtre est un médium intéressant car il possède un espace-temps long avec un public; il mobilise le vécu, à articuler avec une théorie rigoureuse et systématique.

CD: Il est motivant de voir que de plus en plus d'initiatives questionnent le racisme structurel et la blanchité dans le domaine théâtral. J'ai en tête la publication *L'Éléphant dans la pièce: comment la blanchité affecte le travail des artistes*, qui sera présentée en décembre (du 8 au 11) au Théâtre de l'Usine; ou le groupe Parité et Diversité de Tigre (*faitière genevoise des compagnies et professionnel·les de la scène, ndlr*). La seconde lettre

des «Black artists in Switzerland» en répertoire d'autres.

NM: Ce qui est essentiel, c'est l'importance de la polyphonie, qui permet d'éviter le piège de devenir le ou la représentante des personnes noires. Cette exigence de collectif et de pluralité a été facilitée par les lettres «Black artists in Switzerland». Nous sommes invité·es à nous exprimer à trois dans le cadre du podcast *Kiffe ta race*, ce qui est plutôt rassurant. La polyphonie permet de saisir le racisme anti-Noir·e dans ses intersections avec le sexisme, le classisme, le colorisme etc... Nous nous situons en tout cas à un moment intéressant, les institutions culturelles évoquent leur décolonisation. Mais cette question doit toujours à mes yeux s'articuler à celle des conditions de travail: par exemple, est-ce que les personnes afrodescendantes invitées lors de tables-rondes sont payées correctement?

«Pourquoi est-il si difficile d'entendre qu'il est blessant de voir les bourreaux de nos ancêtres honorés?»

Noémi Michel

Vous collaborez tous les trois sur la pièce *Vielleicht*, avec la comédienne Safi Martin Yé, qui participera également au podcast *Kiffe ta race*. La pièce parle de décolonisation. Quel en est le propos?

CD: Le projet est né d'une résidence à Berlin en 2018. Je me suis intéressé à la lutte de militant·es afrodescendant·es et africain·es depuis une trentaine d'années pour changer trois noms de rue coloniaux dans le quartier dit «africain» de la ville – qui est en fait un quartier colonial. Une association de riverains a dénoncé cette action devant la justice pour éviter que ces rues soient rebaptisées.

NM: Le propos est de réfléchir aux possibilités et impossibilités aujourd'hui pour les corps et les voix noir·es d'exister dans



Noémi Michel participait à un débat au Théâtre du Loup jeudi dernier, dans le cadre d'un cycle de conférences Sexualités et Théâtre, ici aux côtés de Rebecca Chaillon. MEHDI BENKLER

les lieux urbains européens. Ces perspectives et entraves sont liées à une longue histoire coloniale. Aujourd'hui, il est difficile de changer des noms de rues coloniales, à Genève comme à

Berlin. Le boulevard Carl-Vogt s'appelle toujours ainsi. Au-delà du symbole, que dit cette situation des moyens de nous rendre audibles? Pourquoi est-il si difficile d'entendre qu'il est blessant

de voir les bourreaux de nos ancêtres honorés? Quelle incidence cela a-t-il sur nos vies intimes? I

Sa 17 septembre, 14h, enregistrement public du podcast *Kiffe ta race*, Grütli, Genève, www.grutli.ch

Neolithica, ou la philosophie sur les tréteaux

Scène ► Dans *Neolithica*, Dominique Ziegler crée à Carouge une fable politique, et itinérante, qui reprend 12 000 ans de préhistoire afin de faire réfléchir à notre présent patriarcal et capitaliste.

C'est un des dadas des philosophes politiques dès le XVIII^e siècle: postuler un «état de nature» fictif, dans lequel tout allait bien, afin de montrer – et critiquer – progressivement l'établissement du contrat social, c'est-à-dire des règles et des devoirs d'une société donnée. Dominique Ziegler reprend très littéralement ce principe dans *Neolithica*, sa dernière création, qui se joue sur les tréteaux du camion-théâtre du Théâtre de Carouge, gratuitement.

Le tout public visé par cette pièce se retrouve ainsi alpagué au milieu de la ville, invité à voir les tribulations d'un clan des premier·ères humain·es dans une période de crise qui reflète la nôtre. Prenant à contrepied les discours masculinistes, spéicistes et conservateurs en général, qui utilisent cette période afin de justifier des comportements oppressifs en les naturalisant (le fameux «ça a toujours été comme ça»), le texte



traverse des notions compliquées, à la fois de philosophie politique et de préhistoire humaine avec brio, rendant ces concepts compréhensibles afin de nous exhorter à voir ce qui ne va pas dans les

fondements de notre contrat social: l'apparition de l'agriculture, la sédentarisation, qui s'articulent à la paternité, la propriété, la migration et même la théorie du ruissellement! «Nous croyions dominer

les céréales, et ce sont elles qui nous dominent», se lamente un des personnages, qui reprend à son compte les théories de Marx.

Malgré la réussite indéniable de cette vulgarisation scientifique et philosophique, et le rythme enlevé de la mise en scène qui empêche de s'ennuyer une seconde, une légère dissonance apparaît entre le propos tenu par la pièce et sa scénographie: les comédien·nes sont habillé·es de peaux de bêtes, dans une caverne en carton-pâte. L'aspect naïf du décor et des costumes, qui reproduisent tous les clichés liés à cette période, rentre en tension avec l'autre image de la Préhistoire qui est mise en avant, dans laquelle les femmes ont le pouvoir, la nature est respectée et les animaux sont considérés comme des égaux. A l'inverse du langage, volontairement simple, qui rend bien la pièce accessible à tou·tes, il n'est pas sûr que les traits d'humour grossiers contribuent au message – à moins que ce côté cabaret aide à faire passer la pilule au centriste moyen? **VALENTINE BOVEY**

Je 15 septembre, 19h, Veyrier; ve 16, 19h, Gy; di 18, 19h30, Tours Auréa à Carouge (gratuit et sans réservation), www.theatrecarouge.ch

Spectacle itinérant, *Neolithica* poursuit sa tournée dans les communes genevoises.

CÉDRIC VINCENTINI